

Vincent KOUNDY

**Itinéraire d'un enfant laotien
du Mékong à la Seine**

A ma grande famille

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	4
MA VILLE NATALE KHONGXEDONE	6
MON ADAPTATION A VIENTIANE	28
MA JEUNESSE A VIENTIANE	55
MA PREMIERE ANNEE UNIVERSITAIRE A RENNES	84
UNE ANNEE COMPLIQUEE	100
CHANGEMENT DE REGIME POLITIQUE AU LAOS	114
MES ETUDES SUPERIEURES A RENNES.....	135
MA VIE PROFESSIONNELLE A LYON, PARIS, DIJON ET RENNES...	152
BACCALAUREAT POUR DAVY ET AUDE	174
RECHERCHES INDUSTRIELLES	176
MES VACANCES.....	186
COORDINATION DES RELATIONS INTERNATIONALES	192
RELATIONS ET EXPERIENCES ENRICHISSANTES	198
DEPART A LA RETRAITE.....	237
ANNEXE 1 Massages de bien-être en ASIE.....	241
ANNEXE 2 Explications simples de la modélisation.....	252
ANNEXE 3 Modèle de calcul simplifié et validation	256
ACRONYMES	258

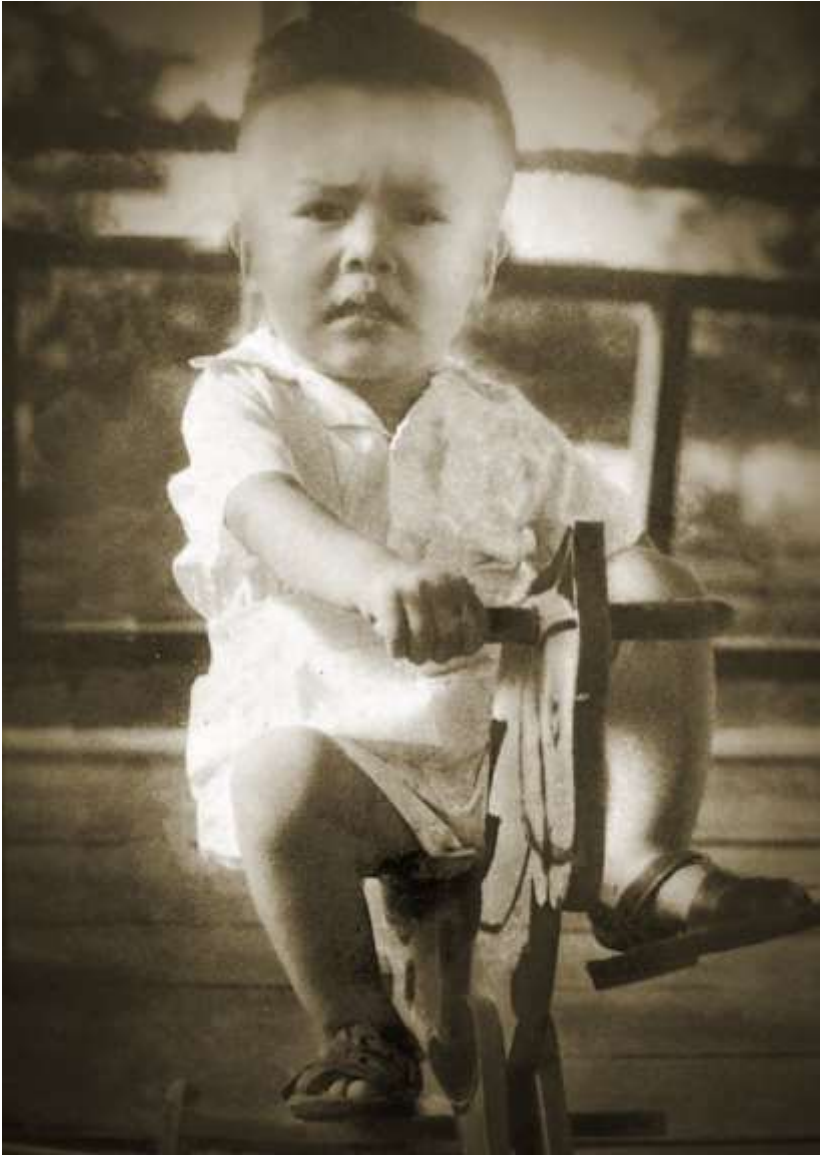
AVANT-PROPOS

Sur un cheval à bascule en bois rouge qui contrastait avec mes vêtements blancs, vêtu d'une culotte courte, une chemise bien taillée et des sandales en cuir délicatement posées sur des repose-pieds, je restais immobile pour une photo.

Un jour, à la retraite, en feuilletant mes albums, j'ai retrouvé quelques anciennes photos qui me rappelaient mon enfance.

Avec mes souvenirs personnels, complétés par les récits de mes parents autrefois, j'ai essayé de faire revivre ces images du passé qui retracent progressivement mon itinéraire depuis une petite ville dans le sud du Laos jusqu'à la France, mon pays d'adoption.

Ce mémoire est dédié à toute ma famille, à mes enfants et petits-enfants qui sont nés et ont grandi en France, afin qu'ils puissent connaître leur origine et la transmettre aux générations futures. Il est aussi destiné à mes amis et à ceux qui souhaitent découvrir le Laos, sa culture et ses traditions.



MA VILLE NATALE KHONGXEDONE

Mon père était receveur des Postes

Mon père, après avoir obtenu un brevet d'études pendant le régime sous protectorat français dans les années 40, fut envoyé avec d'autres Laotiens pour continuer des études au Lycée français d'Hanoï (Viet Nam). Ces quelques années d'études complémentaires lui ont permis d'avoir des fonctions dans différents ministères à Vientiane, la capitale du Laos, ainsi qu'à Thakhek et à Savannakhet, deux villes dans le centre du pays. Ses camarades de promotion avaient obtenu également de bonnes situations et certains, appartenant à de grandes familles, étaient privilégiés et obtenaient des postes plus prestigieux.

Il avait également travaillé à Phonsavan (Xieng Khouang), ville de la plaine des jarres au nord du Laos, où il s'était fait beaucoup d'amis, en particulier parmi des Hmongs.

Sa dernière fonction a été commissaire de police à Vientiane. Par sa nature trop gentille, mon père ne supportait pas certains traitements infligés aux personnes arrêtées et a démissionné au bout d'un an. Pour sa réintégration dans la fonction publique, il a été affecté à Khongxédone, une petite ville au sud du Laos, où il a été nommé receveur des Postes. Il était en ce temps-là respecté de tous dans le village et les environs.



Khongxédone dans le sud du Laos

C'était un enfant du pays, un intellectuel, grand, mince, la peau bien bronzée par le soleil. Ses capacités à parler couramment français, laotien, thaïlandais, vietnamien et quelques dialectes appris avec ses amis montagnards, faisaient l'admiration totale des Laotiens. Passionné de littérature française, il voyageait toujours avec des romans ou des œuvres littéraires des grands écrivains. Quand il écrivait en français, chaque lettre était écrite avec soin.

Mon père faisait partie d'une famille de sept enfants, dont les parents puis un frère et une sœur moururent jeunes. Il était apprécié pour sa gentillesse et sa serviabilité permanente non seulement envers les villageois, mais aussi auprès des usagers et des montagnards qui descendaient au village pour envoyer ou recevoir leur courrier. Ces derniers avaient l'habitude d'offrir à mon père du gibier ou des victuailles (poissons, viandes ou produits de leur jardin).



Le prénom de mon père est "Thong Thet". Beaucoup de prénoms laotiens sont formés de deux ou trois syllabes qui rappellent une pierre précieuse, un objet de valeur, un don du ciel, une étoile, une fleur, etc. Par exemples : Thong (cuivre), Kham (or), Phet (diamant), Dao (étoile) ou Boun (don du ciel). Le mot "Thet", son prénom, signifie "prière". Les anciens et les moines écrivaient des textes de prière sur une feuille de cuivre qu'ils enroulaient et enfilait ensuite dans un collier pour protéger la personne qui le portait. Le prénom Thong Thet a été choisi ainsi par ses parents pour que leur enfant soit constamment protégé de tout danger.

On peut dresser une liste de quelques prénoms typiquement laotiens, à savoir : Sèng Phet (lumière du diamant), Sèng Dao (lumière de l'étoile), Kham Di (un bon or), Boun My (avoir le don du ciel), Kèo Praseut (verre précieux), etc.

Le nom de mon père est Khounkhouamdy. "Khoun" signifie le fruit (ou ce que l'on en obtient) et "Khouamdy" des actes de bonté. Cela signifie simplement que les actes de bonté à l'égard de quelqu'un conduisent toujours à une sorte de gratitude ou de

bénédiction (chance, joie, bonheur...) pour la vie (et au-delà selon la religion bouddhique).

Mon père était aussi un homme généreux. Il est parfois rentré à la maison sans chemise. Il était capable de la donner à un pauvre ou à un mendiant. Alors, ma mère lui demandait en rigolant pourquoi il n'avait pas donné aussi son pantalon.

Ma mère vietnamienne et son adaptation à Khongxédone

Ma mère, une jeune vietnamienne, se maria avec mon père juste avant qu'il ne termine ses études à Hanoi.

Arrivée au Laos, elle était toujours dévouée pour suivre mon père dans toutes les régions, même au fin fond de la campagne laotienne bien loin de sa famille, où il avait été affecté en raison de son statut de fonctionnaire. Ne pouvant pas parler laotien, elle nous a confié que ce n'était pas évident, après chaque déménagement, de s'adapter à une situation nouvelle. Elle se plaignait aussi de voir ses enfants obligés chaque fois de se refaire des amis.

A Khongxédone, les villageois l'appelaient souvent la "femme de monsieur le receveur et quelquefois "madame à peau blanche comme du coton". C'était recherché et rare d'avoir la peau si blanche comparée à celle des locaux travaillant dans les champs sous le soleil du matin au soir.



Ma mère adolescente à Hanoi (à droite)

Elle recevait de temps en temps la visite des femmes du village qui venaient faire connaissance ou lui apprendre la langue laotienne. Elle disait que ces visites la réjouissaient beaucoup. Elle pouvait communiquer avec des voisines, tout en apprenant

le vocabulaire laotien courant. Ces Laotiennes toutes minces, bien bronzées, les cheveux bien noirs longs ou en chignon, les dents noires-rougeâtres par le mâchage du bétel, lui rendaient service. Une femme, la tête rasée, la faisait souvent rire car elle prétendait se débarrasser ainsi des poux.

Ces femmes avaient une quarantaine d'années et certaines avaient déjà plusieurs enfants. La contraception n'était pas encore connue. Au village, on voyait beaucoup d'enfants et quelques personnes âgées. Il faut dire qu'à cette époque, l'espérance de vie au Laos était d'environ quarante-cinq ans. Ma mère à presque trente ans (dix ans de moins que mon père), avait déjà six enfants dont une fille décédée très jeune.

Dans la campagne, même de nos jours, les causes de mortalité infantile sont souvent inconnues. On disait simplement que ma sœur était décédée suite à une grande fatigue pendant le déménagement familial de Vientiane à Khongxédone. Apparemment, elle commençait déjà à être malade avant le départ et était morte quelques jours après son arrivée à Khongxédone.

A cette époque, sur les routes en terre battue, souvent boueuses et en mauvais état, le trajet en voiture ou en bus durait au moins deux jours pour parcourir une distance de six cents kilomètres. Ma famille fut très touchée par la perte de ma sœur. Ma mère répétait de temps en temps que cela ne serait pas arrivé si l'on avait pu bénéficier de soins urgents et de bons médicaments sur place. Le fait d'entendre que la mort de leur fille était due à la fatigue du voyage rendait mes parents coupables.

Un autre évènement dramatique nous a également affectés. Un jour, mon frère aîné Thong Hay tomba malade avec une forte

fièvre puis quelques jours après, par manque de médicament dans la campagne, il perdit l'usage de son œil droit. Thong Hay demanda de ne pas trop aborder ce sujet.

Ma mère avait l'habitude de porter des vêtements traditionnels vietnamiens "Ao-dai" en coton ou en soie, la soie étant la matière textile très appréciée en Asie. C'est un ensemble très élégant qui comprend un pantalon et une robe assez longue fendue des deux côtés à partir de la taille. Le pantalon est généralement de couleur noire ou blanche ou de la même couleur que la robe.



Vêtements traditionnels "Ao-dai" et "Sin"

Quand elle a commencé à s'exprimer en laotien, progressivement elle s'est habillée en vêtements traditionnels du pays : une chemise moulante et un "Sin" en coton ou en soie. Le Sinh a une forme de tube dont la circonférence est plus

grande que le tour de la taille. La partie du Sinh qui dépasse sur le côté est repliée sur le devant et l'ensemble est serré par une ceinture en métal léger ou en argent.

La vie à Khongxédone

Mon père a été affecté à Khongxédone en 1950 (trois ans avant ma naissance). C'est une petite ville de quelques milliers d'habitants qui se situe à soixante-cinq kilomètres de Paksé, une grande ville au sud du Laos.

Nous habitons avec nos parents une grande maison. J'avais deux grandes sœurs (Thong Heuang et Thong Say) et deux frères (Thong Long et Thong Hay).

Ces prénoms laotiens comportent deux syllabes. Ma mère y a ajouté parfois un prénom vietnamien monosyllabe tel que "Heuang/Huong" (parfum) et "Long" (dragon). Comme indiqué précédemment, "Thong" signifie cuivre. "Thong Say" se traduit par "cuivre clair" en laotien. Le mot "Hay" possède par contre deux significations : "mer" en vietnamien et "disparu" en laotien. Mon frère Thong Hay dit toujours en plaisantant qu'il s'appelle ainsi parce qu'il a perdu un lingot de cuivre le jour où il a quitté le Laos en traversant le Mékong à la nage.

A partir de ma naissance, mon père décida de mettre les prénoms des enfants à trois syllabes en commençant par un "V". Mon prénom est Vorarath. C'est un prénom peu populaire. "Vora" pourrait signifier "grand" et "rath" veut dire "domaine ou roi".

Au Laos, les parents appellent habituellement leurs enfants par leurs surnoms qui correspondent soit à la première syllabe, soit à la dernière (sinon le prénom entier).

Ma sœur aînée Thong Heuang avait quatorze ans de plus que moi. Les autres enfants disaient que j'étais le préféré de mes parents qui m'avaient offert un cheval à bascule en bois alors que je n'avais qu'un an.

Ma mère habillait bien ses enfants et pensait que cela inspirait du respect aux habitants et des visiteurs, pour la fonction de son mari. Nous avions de jolis vêtements, comparé aux autres enfants du village qui ne portaient souvent qu'une culotte poussiéreuse avec les pieds nus.



Un garçon laotien devant des maisons sur pilotis

Notre habitation était une maison en bois sur pilotis à un seul niveau. Elle était utilisée à la fois comme logement de fonction et bureau de poste. Un escalier à gauche accédait au bureau, un autre à droite à notre appartement et un troisième à l'arrière pour descendre au rez-de-chaussée et au jardin.

Comme les voisins, nous avons un puits pour l'eau potable, une jarre d'eau de pluie et à proximité une planche sur laquelle nous nous installions pour faire notre toilette en plein air.



Généralement, les hommes se lavaient avec leur caleçon et les femmes avec un "Sin" en coton qu'elles montaient jusqu'à leur poitrine en le bloquant avec des nœuds.

C'était rare de les voir se laver autrement aussi bien dans leur jardin qu'au bord de Xédone, rivière qui se trouvait juste à cinquante mètres de notre habitation.



Portant le Sinh, les enfants se baignent

Nous avons la chance d'avoir au fond du jardin une petite "cabane de toilettes sèches" fermée. Elle était toute simple avec une planche et un trou au milieu. Les papiers de journaux ou à défaut des petites branches de bois étaient utilisés comme

papier toilette. Ceux qui n'avaient pas de cabane de toilettes chez eux, partaient dans les bois avec leur pelle de jardin.

Le soir, mes frères et sœurs nous n'osions pas nous aventurer jusqu'au fond du jardin où nous risquions de nous faire mordre par des scorpions ou des serpents. Notre mère nous fournissait le soir un seau dans notre chambre et l'urine était utilisée le lendemain comme engrais pour le jardin potager.

Au rez-de-chaussée, de gros poteaux en bois soutenaient le plancher de la maison. C'était aussi notre basse-cour. Les fenêtres de notre maison étaient souvent grandes ouvertes et le plancher composé de planches disjointes, permettaient la circulation de l'air pour chasser la chaleur humide et étouffante.



Basse-cour et rez-de-chaussée

Tout autour de la maison, un grand balcon ombragé était souvent utilisé par les usagers et les montagnards. Ils y campaient ou dormaient quand ils venaient de loin. Certains

transportaient des tubes de bambou creux contenant du riz cuit qu'ils mélangeaient avec un peu d'eau pour leurs repas.

Certaines personnes de la tribu Akha, reconnues par leurs vêtements noirs et leurs pantalons larges parfois bleus pour les hommes, des jupes et des bonnets très décorés avec des pièces ou perles en argent pour les femmes, faisaient une démonstration de danse avec leurs tambours allongés.

On voyait aussi des Hmongs, reconnaissables à leurs vêtements noirs avec de larges ceintures en tissus de couleurs claires, orange ou jaune et les femmes portant leurs jolis turbans noirs avec des rubans clairs croisés.

Ils dansaient avec leurs instruments khènes en tubes de bambou courbés. Ces derniers diffèrent des khènes traditionnels laotiens qui sont eux bien droits.



Jeunes femmes Akha et Hmong



Instruments de musique, Khène hmong et khène laotien

En Asie, le khène est un vieil instrument polyphonique type orgue à bouche datant de l'âge du bronze. Il est composé généralement de deux rangées dont chacune contient six ou huit tubes de bambou de longueurs différentes. Les tubes sont reliés entre eux par un corps en bois dans lequel on souffle en bouchant les trous sur les côtés pour obtenir différents sons.

Je me rappelle que certains chefs montagnards étaient favorisés et dormaient dans notre canapé du salon. Ils tutoyaient et taquinaient mon père comme s'ils étaient amis depuis toujours.

J'ai vécu peu d'années à Khongxédone et j'avais l'impression que cette ville était plutôt un petit village où je ne me souviens que de quelques maisons à proximité de la nôtre.

Je me rappelle que l'école de mes sœurs et de mon frère aîné se trouvait entre notre habitation et le centre de soins qui était aussi un logement de fonction pour le "médecin" du village, Docteur Du, d'origine vietnamienne. C'était la seule famille du village avec qui ma mère pouvait parler vietnamien. Ils

s'entendaient bien et quand nos parents s'absentaient, nous étions souvent confiés à cette famille vietnamienne.

Mes parents se déplaçaient de temps en temps avec leur vieille Citroën 2CV. Parfois mon père nous emmenait dans cette voiture pour porter des courriers ou des paquets postaux à ceux qui habitaient loin ou ne pouvaient se déplacer. Il jouait le rôle du facteur. Les gens qu'il visitait l'appelaient aussi docteur car il avait toujours dans le coffre de sa voiture des médicaments tels que de l'aspirine, des pommades, des gouttes pour les yeux et du charbon pour les maux de ventre. Il saluait tout le monde, avec ses deux mains jointes, comme le font les moines bouddhistes. Je lui ai demandé une fois pourquoi il était obligé de se courber ainsi devant les gens pauvres ou riches et il m'a simplement répondu que cela leur faisait plaisir et ne nous coûtait rien. C'est une réponse qui est restée toujours gravée en moi.

Voici une anecdote dont nous nous rappelons de temps en temps en famille : c'était un voyage en 2CV. Mon père avait emmené ses trois garçons. Le voyage étant fatigant, mes deux frères se sont endormis sur le siège arrière et moi sur le hayon. Arrivés à la maison, tout le monde était en pleurs, j'avais disparu. Mes parents décidèrent de retourner au dernier arrêt malgré la nuit déjà bien avancée. Heureusement, on me retrouva plus tard encore endormi dans le coffre de la voiture. Je ne sais pas par quel moyen j'avais traversé le hayon. C'était certainement dû aux sauts de la voiture sur des routes pleines de nids-de-poule.

Lors d'un autre voyage, mon père a emmené ma mère et mes sœurs à Paksong qui se trouve à une centaine de kilomètres de Khongxédone. C'est une ville, située sur le plateau des Bolovens,

bien connu pour sa culture du café. Mon père était intéressé par les activités d'exportation de ce produit. Mais le voyage a été bouleversé par la naissance de mon petit frère, dans une ferme de maïs juste avant d'arriver à Paksong. Mes parents l'ont appelé Virachack (Vira, d'origine sanskrite, veut dire "héroïque" et chack signifie "savoir ou machine"). C'était certainement un héros puisqu'il était capable de naître dans un lieu aussi étrange.

A l'école de mes sœurs et de mon frère aîné, accolée à notre habitation, les enfants portaient un uniforme : chemise blanche pour tout le monde, culotte courte bleue pour les garçons et jupe bleue pour les filles. Devant notre maison, se trouvait le commissariat de police. J'avais toujours refusé de m'en approcher. J'avais peur des policiers comme j'avais peur des fantômes. Dans la campagne laotienne, on disait que la police venait chercher les enfants qui n'écoutaient pas les grands et que les fantômes nous couraient derrière si nous sortions la nuit.

Les Laotiens parlent principalement des fantômes de la jungle appelés "Phi kong koï". Ce sont des zombies aux corps d'enfants et aux pieds "tournés vers l'arrière". Pour éviter de les rencontrer, il fallait alors faire attention à la direction de leur déplacement dans le sens inverse de leurs empreintes de pas. On disait aussi qu'ils étaient morts à cause de la maltraitance et de la torture ayant provoqué la cassure de leurs pieds. Ils marchaient en criant "koï koï". On disait aussi que lorsqu'ils criaient "koï koï" et puis "kok", cela voulait dire que c'était déjà trop tard. Le ventre de leur proie était déjà troué par leurs ongles pointus (provoquant le son "kok") et les intestins sortaient. Ces légendes m'ont traumatisé pendant mon enfance. Pendant cette période, vers minuit, sous la couverture, les yeux grands ouverts et la tête mouillée par la transpiration,

j'entendais les aboiements des chiens, des pas qui approchaient de la maison, puis le craquement du plancher. Pendant ce temps, mes deux frères à côté de moi dormaient profondément. J'ai parlé un jour de ma peur à mon frère Thong Hay qui m'a demandé de le réveiller si cela se reproduisait. Quelques jours plus tard, en pleine nuit, je sentis l'arrivée d'un fantôme et je secouai fortement mon frère. Ce dernier courut à la cuisine, revint avec un couteau (de type couteau à beurre), frappa dans le vide autour de nous en criant :

- Sales esprits, allez-vous-en !

Ensuite, il plaça le couteau sous le matelas à l'emplacement de mon oreiller. C'était un remède psychologiquement efficace qui m'a permis de vaincre progressivement ma peur des esprits pendant la nuit.

A l'âge adulte, j'ai évité de faire peur à mes enfants par de telles légendes (la police arrêtant les jeunes enfants désobéissants ou les fantômes rôdant pendant la nuit), qui continuent de nos jours à se transmettre aux enfants asiatiques. En Thaïlande, certains parlent encore des empreintes de "Phi kong koï" trouvées dans certaines régions et les guides emmènent les touristes pour les montrer. En Asie, si on dit que les fantômes n'existent pas, certains vont répondre que seuls les gens qui n'y croient pas, ne les voient pas.

Derrière notre maison, se trouvait un grand terrain de foot puis une grande maison typiquement laotienne appartenant à cette époque au Directeur régional de l'Education. Elle fut toujours bien entretenue jusqu'à ce jour (2024).



Terrain de foot (devant une chaîne de montagnes thaïlandaise) et l'ex-maison du Directeur régional de l'Éducation

De notre balcon on pouvait voir, au-delà de la rivière Xédone, des champs, des rizières ou des forêts qui s'étendaient à perte de vue vers les montagnes qui marquaient la frontière avec le Vietnam.

Dans notre quartier, considéré déjà comme le cœur du village ou de la ville, les maisons étaient en général espacées les unes des autres. On voyait de loin des toits en zinc ou en paille.



Risque d'inondation dans le village

La plupart des maisons étaient sur pilotis à cause des inondations provenant de la rivière Xédone.

Devant plusieurs habitations, les gens mettaient une sorte de réservoir sphérique en terre cuite qui était rempli d'eau tirée du puits et à côté une louche en noix de coco avec un manche en bois. Les passants pouvaient se servir de cette eau toujours fraîche par temps de chaleur étouffante. On reconnaissait ainsi la générosité et l'hospitalité laotiennes.



Les logements de fonction de mon père et du Docteur Du ont été détruits dans les années 80 pour agrandir l'ancienne école qui est devenue aujourd'hui un grand collège de Khongxédone.

Les autres activités commerciales de mon père

Ma mère nous racontait que durant les premières années à Khongxédone le salaire de la fonction publique de mon père ne suffisait pas à nourrir la famille et qu'il était obligé d'exercer d'autres activités commerciales à Paksé.

Il possédait des camions ou camionnettes aménagées pour des passagers avec un toit sur lequel on chargeait des marchandises, y compris des volailles ou des porcelets. A l'intérieur, les voyageurs se serraient sur deux rangées de bancs fixées sur les côtés. Ses camions-bus voyageaient du nord au sud, entre Xieng Khouang, Vientiane et Paksé.

Parfois, pour faire plaisir ou plutôt pour consoler ma mère qui restait souvent seule à la maison et loin de son pays natal, mon père envoyait un de ses camions-bus jusqu'à Hanoï pour chercher ma grand-mère maternelle, la sœur aînée ou le petit frère de ma mère. Ma grand-mère a ainsi fait plusieurs séjours

chez ma mère pour s'occuper de ses jeunes petits-enfants. C'était une grand-mère bienveillante et affectueuse. Elle me portait constamment sur son dos, disait ma mère.



Camionnette aménagée

Durant la dernière année à Khongxédone, les activités commerciales de mon père à Paksé n'allaient pas aussi bien qu'il le souhaitait : difficulté de superviser de loin ses activités, concurrence accrue et comptabilité parfois faussée par les employés. Il décida finalement de démissionner de son poste de receveur et d'effectuer un déménagement de toute la famille à Paksé. Je me rappelle d'avoir été bien triste quand nous avons quitté Khongxédone.

A l'âge adulte, je disais souvent à ma famille que je voulais retourner un jour à Khongxédone dans l'espoir de récupérer mon cheval en bois, le seul jouet de mon enfance dans ce village.

Paksé et départ pour Vientiane

Un nouvel horizon s'était alors ouvert pour nous, mais notre séjour à Paksé dura moins de deux ans. Notre vie n'était plus aussi paisible qu'à Khongxédone. Mon père était souvent absent de la maison à cause de ses nouvelles activités commerciales. Ma mère avec ses six enfants avait du mal à s'organiser, ce fut certainement un déménagement de trop pour elle. De plus elle était enceinte de quelques mois d'un autre enfant qu'elle espérait être une fille car les quatre précédents étaient des garçons. Les voisins et amis lui assuraient que ce serait une fille, d'après la forme de son ventre. Mes deux sœurs n'allaient plus à l'école et restaient à la maison pour aider ma mère dans les activités ménagères quotidiennes et pour s'occuper de leurs petits frères.

Je m'ennuyais à la maison. J'ai souvent demandé d'aller à l'école comme mes deux grands frères mais l'âge requis pour entrer dans une école maternelle-primaire publique était entre six et sept ans. En effet, au Laos, les classes, notamment le premier niveau, sont généralement très chargées, entre quarante et cinquante élèves. C'est la raison pour laquelle les enfants plus âgés sont prioritaires pour l'admission.

Souvent resté à la maison, je n'ai pas gardé beaucoup de souvenirs d'enfance de ces deux années passées à Paksé.

Un jour mon père rentra d'un voyage à Vientiane où il avait passé quelques jours dans la famille de sa sœur cadette "Phat". Celle-ci avait suggéré à mon père de construire une grande maison jumelée sur son terrain près du Mékong à Vientiane afin d'habiter tous ensemble. Beaucoup de villes laotiennes sont bâties le long du Mékong pour bénéficier notamment de la pêche, du transport fluvial, de la fertilité de la terre, de

l'irrigation et également de l'hydroélectricité. C'est un des plus grands fleuves du monde, avec une longueur d'environ quatre mille quatre cents kilomètres. Il traverse la Chine puis délimite au niveau du "Triangle d'Or" les frontières entre la Birmanie, la Thaïlande et le Laos. Il descend ensuite vers le sud, en traçant approximativement à nouveau la longue frontière entre la Thaïlande et le Laos. Après, il traverse le Cambodge et le Viet Nam (région du "Delta du Mékong") et finit sa course dans la mer de Chine méridionale.

Mon père très proche de ses frères et sœurs, en particulier de sa sœur cadette, trouva très intéressante la proposition d'une maison jumelée à Vientiane. Ma mère aurait préféré une maison indépendante. Malgré cette réticence, ma mère accepta cette solution surtout pour le bien de ses enfants, avait-elle dit. Les enfants pourraient avoir davantage de choix pour leur école et être certainement mieux soignés que dans la campagne. Pour financer cette construction, mon père a dû vendre une partie de ses activités de transport.

Le jour du départ pour Vientiane arrivait, nous nous étions installés dans un camion-bus bien chargé. Nos parents nous avaient installés une grande natte en paille entre les deux rangées de bancs, avec des coussins, pour que nous puissions nous allonger ou dormir durant le voyage. Au départ du camion-bus, nous étions à la fois heureux et chagrinés. Heureux pour cette nouvelle aventure et chagrinés d'abandonner tout derrière nous, amis et voisins. Nos parents dans leur 2CV nous suivaient. Ma mère s'inquiétait toujours quand les voyages s'avéraient longs. Le trajet allait durer au moins deux jours jusqu'à la capitale Vientiane qui se trouve à environ sept cents kilomètres de Paksé. C'était une nouvelle page de notre histoire qui commençait.

MON ADAPTATION A VIENTIANE

Voyage vers la capitale Vientiane

C'était une chance de voyager durant la saison sèche, car la saison des pluies rendait les routes non goudronnées impraticables et les automobilistes passaient leur temps à dégager leur véhicule fortement embourbé.



Route en terre rouge pendant la saison sèche

Par contre, durant la saison sèche, les routes en terre provoquaient d'intenses nuages de poussière tout au long du trajet. Nos visages et nos cheveux prenaient une teinte rougeâtre. En regardant derrière nous, on distinguait parfois difficilement la 2CV de nos parents, parmi toutes les voitures poussiéreuses qui nous doubleraient ou nous suivaient.

Au Laos, la saison sèche qui va d'octobre à mars est une période très agréable car les températures sont moins élevées et varient entre vingt-cinq et trente degrés. Ce sont les mois préférés des voyageurs et des touristes. La température est plus basse dans les régions en altitude.

La saison des pluies ou des moussons s'étend d'avril à septembre. Les averses sont abondantes et s'accompagnent de fortes chaleurs. Il pleut une à deux fois par jour, principalement en fin de soirée. Les précipitations sont généralement accompagnées de vents chauds et humides. Il y a des jours où la pluie est moins abondante et ne tombe pas toute la journée.

Durant mon enfance, j'adorais le bruit de la pluie sur le zinc du toit de la maison, elle me berçait dans mon sommeil. Les mois d'avril et mai sont les mois les plus chauds de l'année, la température moyenne varie entre trente et quarante degrés. Les Laotiens choisissent le mois le plus chaud, avril, pour organiser leur fête de nouvel an (et non pas en janvier comme dans la plupart des autres pays). Cette fête liée au bouddhisme est appelée "Pimāï" et dure trois jours. Mais généralement les Laotiens, fervents des fêtes, commencent à la célébrer une semaine avant. Durant ces journées, on s'arrose d'eau parfumée. Malgré la forte chaleur humide, les gens sont heureux et joyeux de sortir et l'arrosage dure ainsi toute la journée. Pendant cette période de chaleur, les villageois vont dans les pagodes pour arroser d'eau parfumée les statues de Bouddha, grandes ou petites. Selon la croyance laotienne, les arroser dans au moins cinq pagodes apporte plus de joie, de santé et de bonheur à la famille.

Au cours de notre voyage vers la capitale, nous rencontrons des montagnards et des villageois qui vendaient leurs légumes,

leurs fruits et leurs volailles, ainsi que des animaux sauvages. Les maigres poulets rôtis et le riz au jus de noix de coco cuit dans des tubes de bambou nous faisaient oublier la fatigue.

Nous avons fait une pause à Savannakhet, ville située au bord du Mékong, à environ deux cent-cinquante kilomètres au nord de Paksé.



L'église Sainte-Thérèse et une maison coloniale à Savannakhet

C'est une ville ancienne avec son église "Sainte Thérèse" entourée de bâtiments coloniaux. Pas loin de l'église, se trouve le musée des dinosaures. Les os fossilisés ont été découverts en 1942, dans le village "Tang Vay" localisé à une centaine de kilomètres de Savannakhet, par un jeune géologue-paléontologue français, Josué Hoffet.

Rappelons que le royaume du Laos est devenu protectorat français en 1893, l'année où l'explorateur français Auguste Pavie a été nommé Commissaire général au Laos par la France. Le statut de protectorat a été remis en question plusieurs fois, en particulier lors de l'occupation du Laos de 1940 à 1945 par les Japonais. Ces derniers cherchaient à empêcher le retour des Français en confortant le roi "Sisavang Vong" pour mettre fin au protectorat et proclamer l'indépendance du Laos en 1945 (juste quelques mois avant la fin de la seconde guerre mondiale). La défaite japonaise issue de cette guerre permit le rétablissement

du protectorat et la France octroya au Laos le statut d'Etat associé de l'Union française en 1949. Affaiblie par la longue guerre d'Indochine contre les Viet Minh (1946-1954), la France transféra progressivement au Laos sa souveraineté jusqu'à la reconnaissance de son indépendance totale en 1953.

A une trentaine de kilomètres à l'est de la ville de Savannakhet, se trouve la petite ville de SENO. C'était une base aéroterrestre des forces françaises entre 1953 et 1963. Le nom SENO est apparemment lié à l'orientation des pistes, Sud-Est-Nord-Ouest. Après la reconnaissance de l'indépendance du Laos par la France, une convention militaire franco-lao avait été signée. Elle avait permis la construction de cette base qui recevait les troupes françaises durant dix ans. Sous la pression des Américains peu courtois, et du gouvernement neutraliste laotien-proaméricain de l'époque, la France a été obligée d'abandonner en 1963 cette base stratégique au profit des Américains. Plusieurs instructeurs français de SENO avaient alors été transférés à la mission militaire française créée en 1950 et dont la tâche était d'instruire l'armée laotienne. Cette mission française disparut à l'arrivée au pouvoir du Parti révolutionnaire populaire lao (PPRL) et les derniers cent cinquante membres de la mission quittèrent définitivement le Laos en 1975. Parmi ces membres, un Français d'origine vietnamienne, Albert, a partagé longuement l'histoire de ma famille. C'était alors la fin de la puissance politique française dans la région. La monarchie fut abolie et le Laos devint "République Démocratique Populaire (RDP) Lao" jusqu'à ce jour.

Notre voyage se poursuivait jusqu'à Thakhek où nous avons passé la nuit chez des amis de mon père. Située au bord du Mékong, Thakhek est une bourgade qui garde encore

l'empreinte de la présence française. Nous fûmes séduits par les bâtiments coloniaux de la rue principale. Une fontaine, des cafés et des restaurants, rappelaient les places traditionnelles françaises.

Dès l'aube, nous avons repris notre route vers la capitale Vientiane, à environ trois cent cinquante kilomètres, en espérant y arriver avant le coucher du soleil.

Arrivée chez ma tante

Nous voilà enfin arrivés à Vientiane chez ma tante "Phat" et mon oncle "One Ta", où nous avons été accueillis chaleureusement. Leurs enfants, deux filles "One Kèo" et "Kay Thong" et deux garçons "Oune Heuane" et "Oune Kham", nous attendaient également et étaient aussi émus que nous.

Ma tante pleurant de joie nous a pris chacun à notre tour dans ses bras.

J'étais tellement heureux de connaître pour la première fois quelqu'un de la famille de mon père que les larmes me sont venues aux yeux. Du jus de noix de coco, des bananes, des mangues et des longanes qui venaient de leur jardin, nous attendaient avant le repas du soir.

Des voisins et d'autres personnes du quartier étaient également présents. C'est une habitude laotienne de venir rendre visite aux nouveaux arrivants pour leur souhaiter la bienvenue, surtout à ceux qui venaient de la province ou de l'étranger. Ils proposaient leur aide pour la préparation de la nourriture et restaient tard dans la nuit pour discuter.



Des voisines aidaient à préparer la nourriture

Après avoir installé la lumière, les hôtes mettaient les tables et les chaises à leur disposition dans la cour. C'était une grande fête familiale et amicale.

Mon oncle et ma tante avaient une maison rustique sur pilotis, avec le toit en zinc, le plancher en bois et les revêtements muraux et plafonds en bambou.

La maison de moins de cent mètres carrés, sur un seul niveau, se composait de quelques "coins et pièces" :

- une petite chambre réservée à mes parents,
- une terrasse couverte où allaient dormir les grands garçons,
- une grande chambre pour tout le reste des deux familles,
- une cuisine bien noircie par la fumée avec quelques toiles d'araignées dans les coins,

- une petite terrasse non couverte avec un fût d'eau, pour le bain et la vaisselle. L'eau usée coulait directement au rez-de-chaussée et formait une mare dégageant une odeur nauséabonde.

Une petite "cabane de toilettes sèches" en bois à la turque se trouvait au fond du jardin.

C'était notre espace de vie pour quelques mois, en attendant la construction d'une nouvelle maison à l'arrière.

Nous avons dormi les uns à côté des autres sur des nattes en bambou et j'étais bien heureux d'être parmi les miens.

Polygamie

Mon oncle était souvent absent la nuit. J'ai compris par la suite qu'il était chez sa troisième épouse. La première était remariée et la deuxième "soi-disant légale", était ma tante.

A cette époque, même si ce n'était pas toujours "autorisé", les Laotiens étaient polygames. Les hommes hiérarchiquement puissants et certains chefs militaires, possédaient plusieurs épouses et montraient ainsi l'exemple aux autres. De nos jours au Laos, avec l'établissement plus strict et obligatoire du livret de famille, la polygamie devient plus rare (ou plutôt moins visible).

J'ai vu les deux autres épouses de mon oncle, quelquefois avec leurs enfants, rendre visite à ma tante et tout se passait paisiblement. J'ai su ensuite que ma tante gardait et élevait le fils aîné "Oune Kham" de la troisième épouse.

Cérémonie bouddhique de bienvenue

Un des rites importants au Laos est la cérémonie "Soukhouane" (ou "Baci") qui signifie en gros l'appel des âmes errantes. On dit que quelqu'un tombe malade quand son âme n'est pas reliée à son corps. Il faut appeler l'âme pour qu'elle revienne dans le corps. Pour qu'elle ne puisse plus s'échapper, on attache des fils de coton blanc (ou orange) autour des poignets et on les garde de préférence au moins trois jours.

Une autre signification est d'appeler les esprits bienveillants pour nous apporter tout ce qui est positif. Cette cérémonie est pratiquée dans diverses occasions, notamment pour souhaiter :

- un bon rétablissement à un malade,
- une bonne chance pour le départ ou le retour d'un proche,
- du bonheur lors d'une naissance, d'un mariage ou des retrouvailles familiales et amicales.

En règle générale, le maître de cérémonie (shaman ou "Mophone") est sollicité spécialement pour l'occasion. En consultation étroite avec la famille, il cherche une date idéale du calendrier car le choix est traditionnellement d'une importance cruciale.

Au jour choisi, les voisins et les invités participent à la préparation de la nourriture alors que les anciens s'occupent soigneusement du plateau de fleurs et d'offrandes (appelé "Phakhouane"). Ce plateau bien décoré est la pièce maîtresse de la cérémonie qui permet la réception des ondes positives et le rejet des ondes négatives. Le Mophone allume une bougie et la place au sommet du Phakhouane. Il nous invite ensuite à nous asseoir autour de cet autel sacré sur lequel nous posons une main et l'autre main étant placée au niveau de la poitrine. Ceux

qui ne peuvent pas toucher directement ce Phakhouane mettent leur main sur leur voisin, afin que tous les invités soient connectés. Le Mophone parle et prie d'un ton harmonieux quasi musical.



**Cérémonie de Baci : prière menée par le Mophone
autour du Phakhouane**

Il chasse le malheur et invite le bonheur à entrer à travers cet autel. Il répète et nous fait répéter plusieurs fois la phrase "Âmes, venez donc". A la fin de la prière, il noue les fils de coton autour de nos poignets et nous souhaite du bonheur. Les autres invités viennent tour à tour nous transmettre leurs vœux de bienvenue.

Nous partageons ensuite un repas délicieux et abondant avec tous les invités jusque tard dans la soirée.



Nouement des fils autour du poignet

Lors de cette cérémonie préparée spécialement pour ma famille, nous avons tous eu de jolis bracelets de fils autour des poignets et j'étais bien fier de les montrer.

Cette cérémonie est quelquefois pratiquée au niveau national lors d'une visite d'une haute personnalité étrangère.

Nouvelle maison et événements marquants

La construction du bâtiment a débuté rapidement. Comme mon père n'était pas souvent présent, elle a été confiée à mon oncle et elle fut terminée au bout de quelques mois. C'était une maison toute en longueur, l'étage supérieur étant totalement en bois et le toit en zinc. Le rez-de-chaussée en ciment était surélevé en prévention des inondations liées aux crues du Mékong. Cette maison comprenait trois appartements en duplex jumelés avec des façades respectivement de 4 mètres et 2 fois 8 mètres. Celui

du milieu nous fut attribué, les deux autres étant réservés à mon oncle.



Notre maison d'enfance – les deux compartiments duplex à droite sur la photo nous appartenait (photo prise en 2024)

Ma mère qui aimait être indépendante disait que nous étions bien "cernés", avec en plus l'ancienne maison sur pilotis juste devant notre logement. Mon oncle a construit à côté trois petits bungalows supplémentaires en bois qu'il louait à des particuliers. Par la suite, un des bungalows a été loué à un Français d'origine vietnamienne, Albert, qui travaillait pour la mission militaire française.

Notre appartement comportait :

- au rez-de-chaussée, un grand salon et une cuisine. Dans le salon, un grand lit en planche lisse (sans matelas) sur lequel nous nous reposons autour de notre maman quand nous rentrions de l'école.

- à l'étage, une chambre (au-dessus de la cuisine) partagée par un paravent afin de pouvoir mettre deux lits pour mes deux grandes sœurs. Mon frère aîné dormait sur le balcon, un lit et une moustiquaire avaient été mis à sa disposition. Au-dessus du salon se trouvait la grande chambre où dormaient ma mère et les autres enfants. Ma mère avait son grand lit et nous, nous avions nos matelas. Dans cette grande chambre, quand nous révisions nos leçons tous ensemble, le vacarme ressemblait à celui du marché.

Ma mère qui "attendait une fille", a accouché finalement d'un garçon appelé Virachith (Vira et chith signifient respectivement "héroïque" et "travail ou amour"). Elle n'avait acheté que des petits vêtements pour fille et le nouveau-né fut obligé de les porter pendant quelques mois.

Ma sœur aînée Thong Heuang a été admise à l'école de "Dong-Dok" (formation des instituteurs et institutrices) où elle a suivi des cours pendant trois ans. Elle a quitté cette école juste avant son mariage avec Albert, notre proche voisin et locataire d'un des bungalows.

Ma sœur Thong Say et mon frère aîné Thong Long suivaient des cours au lycée technique de Vientiane, un établissement construit et subventionné par la France, qui se trouvait à cinq cents mètres de chez nous. Au bout de trois ans, après son brevet d'études, Thong Say s'est mariée avec un jeune Laotien qui s'appelait Sèng Phet et qui habitait à proximité de ce lycée technique.

Mon frère Thong Hay, ayant trois ans de plus que moi, a été accepté à l'école maternelle-primaire juste à côté de notre habitation. Thong Hay était le frère le plus proche de moi. C'était un garçon bien "éveillé" qui réussissait bien dans cette

école. Il y passa trois années et poursuivit ensuite ses études dans un autre établissement plus loin. Nous jouions souvent ensemble. Il aimait lire les pancartes devant les magasins aussi bien en laotien qu'en français et il m'expliquait beaucoup de choses qu'il avait apprises à l'école. Grâce à lui, je connaissais déjà les chiffres et les calculs élémentaires tout en restant à la maison. Thong Hay est quelqu'un de sympathique et généreux. A l'instar de mon père, il est capable lui aussi de donner sa chemise aux autres.

Ma mère était enceinte à nouveau et a accouché cette fois-ci d'une fille appelée Soutsada. Son surnom "Sout" signifie "dernier" car ma mère espérait que ce soit la benjamine de la famille. Sada pourrait signifier "pur". Mon petit frère Virachith et ma petite sœur Soutsada avaient à peu près un an et demi d'écart. Soutsada ne fut pas le dernier enfant comme le croyait ma mère car notre frère cadet, le dixième, nommé Viravanh, arriva parmi nous trois ans plus tard. Vira signifie "héroïque" et vanh veut dire "nuage" en vietnamien (Vanh était aussi le prénom de ma mère).

Mon père avait vendu presque tous ses camions-bus pour financer la construction de la maison. Il n'en garda qu'un. En revanche, il avait entrepris deux autres nouvelles activités obtenues par des enchères publiques. La première était la gestion de vente du sable du Mékong et la seconde concernait la gestion des bacs-transporteurs des véhicules pour traverser le fleuve "Nam Ngum", dans un village à trente kilomètres de Vientiane. Mon père travaillait durement mais ses activités n'étaient pas assez florissantes pour entretenir sa famille nombreuse.

Balade au bord de l'eau dans mon quartier

A Vientiane, les maisons sont regroupées en quartiers et chacun possède sa propre pagode (temple bouddhiste), ainsi que sa propre école maternelle-primaire. Celle-ci se trouve dans l'enceinte ou à l'extérieur de la pagode. Anciennement, les bonzes ou moines bouddhistes participaient largement à l'enseignement.

Accompagné ou seul, je commençais à connaître petit à petit mon environnement situé sur la rive gauche du Mékong.

Je pouvais voir de loin sur l'autre rive une petite ville thaïlandaise "Si Chiang Maï". Des petits bateaux traversaient quotidiennement le Mékong en transportant des voyageurs et des marchandises.

J'adorais regarder l'arrivée le matin des marchandes ambulantes thaïlandaises qui venaient vendre leurs produits à Vientiane. Elles portaient sur leurs épaules une planche en bambou qui fléchissait par le poids des deux paniers accrochés aux extrémités et remplis de fruits, légumes, poissons et viandes. Connues presque partout, elles faisaient du porte-à-porte pour vendre leurs victuailles et ainsi sans nous déplacer, nous mangions des produits frais.



Une marchande ambulante thaïlandaise



Au bord du Mékong près de ma maison

Le soir, elles avaient hâte de retraverser le Mékong avec leurs paniers vides.

Une autre chose que j'aimais également, c'était d'observer assis sur un banc au bord de l'eau le coucher du soleil qui disparaissait progressivement à l'horizon

Antipathie envers les vietnamiens

Pendant la guerre d'Indochine, des groupes locaux laotiens avaient participé aux côtés des Français à combattre les Viet Minh (1946-1954). Pendant et après cette guerre, beaucoup de Laotiens gardaient une certaine haine envers les immigrés vietnamiens, y compris les anticommunistes ou ceux qui ne cherchaient qu'à vivre paisiblement. On les mettait apparemment tous dans le même panier. La plupart de ces immigrés étaient commerçants ou entrepreneurs au Laos car il était rare à cette époque de les trouver dans la haute administration malgré l'adoption de la nationalité laotienne. Cette antipathie était par contre moins visible dans les écoles car les petits Vietnamiens ou métis laotiens-vietnamiens avaient plutôt un comportement amical envers les autres élèves. En outre, ils étaient travailleurs et réussissaient bien en classe, tout en partageant leurs connaissances avec leurs camarades.

Dès mon arrivée à Vientiane, l'antipathie qui m'affectait relevait de mes rencontres avec le policier (ou peut-être douanier), souvent en permanence au poste de contrôle des passagers entre les deux rives du Mékong. Il ne souriait pas et chaque fois qu'il me voyait, il m'appelait "Bac kè noy" qui signifie péjorativement "le petit Viet". Peut-être, était-il au courant que ma mère était d'origine vietnamienne ou alors ma peau blanche me trahissait. Je savais qu'il ne m'aimait pas et j'évitais de le

rencontrer. De toute façon, je ne l'aimais pas non plus. Je le voyais se servir dans les paniers des marchandes ambulantes d'œufs ou d'aliments cuits pour son petit déjeuner, malgré leur gentille protestation.

Aujourd'hui, le Laos et le Viet Nam, de même régime communiste, sont devenus deux pays frères. Le mot péjoratif "kèo" a quasiment disparu et a été remplacé simplement par "Vietnamien". Des mots plus amicaux "frères ou camarades vietnamiens" sont souvent utilisés lors des rencontres politiques.

Mon école maternelle-primaire (GS maternelle au CE1)

L'école maternelle-primaire de mon quartier se trouvait au sein de la pagode et à cent mètres de chez moi. On l'appelait "Ecole de la pagode Hua Muang".



**Mon école du quartier en 2010 après restauration
toujours avec son manguier**

C'était un petit bâtiment de plain-pied en bois avec son toit en zinc, à côté du dortoir des bonzes.

Devant, on voyait un grand et majestueux manguier qui procurait de l'ombre à toute la cour de récréation.

Derrière, se trouvait une petite "cabane de toilettes sèches" en bois que les professeurs utilisaient de temps en temps comme une cellule de "prison" pour enfermer les élèves turbulents.

Le bâtiment abritait au total trois classes qui correspondaient approximativement aux niveaux en France "de la GS (grande-section maternelle) au CE1".



Photo de la classe de ma sœur Soutsada devant notre école du quartier dans les années 60

A cette époque-là, à Vientiane, j'ignorais l'existence des écoles dont l'enseignement était identique à celui de la France. Elles étaient surtout réservées aux enfants des familles françaises expatriées et aux familles des Laotiens privilégiés et aisés, à savoir :

- les écoles privées catholiques (école des Pères et école des Sœurs),
- le prestigieux "Petit Lycée" français (maternelle et primaire),
- le "Lycée de Pavie" (appelé plus tard "Lycée de Vientiane"), le plus prestigieux et célèbre lycée du Laos. Le brevet et le baccalauréat de ce lycée français étaient délivrés par l'académie de Montpellier.

En sortant du "Petit Lycée" français, les élèves laotiens parlaient couramment le français et possédaient un bon niveau dans toutes les matières. Ensuite, la plupart étaient admis automatiquement au collège du "Lycée de Pavie", contrairement aux milliers de candidats externes qui venaient de toutes les provinces du Laos. Par un concours d'entrée, ceux-ci briguaient les cent-cinquante à deux cents places offertes chaque année pour les classes de sixième. A cette époque-là, les jeunes qui rataient ce concours redevaient candidats l'année suivante. Certains étaient obligés de modifier leur prénom ou leur date de naissance afin de contourner la condition de limite d'âge imposée à douze ans ou à treize ans avec dérogation. A cette époque, le concours d'entrée en sixième au Lycée de Pavie était considéré comme un des événements majeurs de notre cursus. La joie d'être admis dans ce lycée fut aussi grande que celle d'un lauréat du baccalauréat.

De toute façon, pour le début de ma scolarité, je ne regrette pas d'être passé par mon école maternelle-primaire du quartier car à cette époque mes parents n'avaient pas la possibilité ou ne pensaient pas à me mettre au Petit Lycée français ou à l'école catholique des Pères.

Mon inscription à l'école du quartier

Depuis notre arrivée à Vientiane, mon père commençait à être souvent absent en raison de ses activités de camions-bus. Il était absent le jour de la rentrée de mon école et ce fut la fille aînée de ma tante, One Kèo, qui se proposa de m'accompagner. Elle pouvait discuter facilement avec le maître d'école "Phim Pha" qu'elle connaissait bien. Cependant, je fus accepté que provisoirement pendant quelques jours car je n'avais pas d'acte de naissance. Ma mère ne s'était pas du tout étonnée de cette situation car mon père n'avait jamais eu le temps de s'occuper correctement des formalités pour la scolarité de ses enfants.

Comme beaucoup de Laotiens, mon père avait un comportement habituellement "insouciant" et disait souvent "Bo Pen Yang", ce qui signifie tout simplement "Ce n'est pas grave". Cette expression fait partie de la philosophie de la vie des Laotiens, ce qui leur permet d'affronter sereinement toutes sortes de situation.

Les Laotiens sont souvent en retard à leur rendez-vous et on dit qu'ils utilisent "l'heure laotienne". Quand ils manquent le départ d'un bus pour un long trajet : "Ce n'est pas grave", car le prochain est dans six heures. Quand ils demandent au chauffeur de Tuk-Tuk (taxi-tricycle) de les amener au "Grand marché du matin" et que celui-ci, n'ayant pas bien compris, les dépose à un autre marché : "Ce n'est pas grave non plus, il y aura peut-être les mêmes produits recherchés".



Ce comportement continue ainsi jusqu'à nos jours. Certains touristes étrangers au Laos disent que cela fait partie du charme du pays. Ce que ces voyageurs peuvent observer aussi est que les

Laotiens ne savent pas dire "non". Ces derniers évitent constamment d'utiliser le mot "non" dans leur réponse à une question, soit par politesse, soit par culture ou simplement pour ne pas être désagréable aux yeux de leur interlocuteur. Personnellement, c'est assez tard, en France, que j'ai appris à dire "non". Une fois habitué à prononcer ce mot, je fus "soulagé". Ensuite, durant une période, je n'arrêtai plus de répondre "non", même au début d'une question, quitte à dire "oui" quelques secondes plus tard.

Au sujet de mon acte de naissance demandé par mon école, dès son retour à la maison, mon père a dit "Bo Pen Yang" et il partit s'en occuper. Il a acheté un formulaire, l'a rempli rapidement et est allé le faire signer au chef du village qu'il ne connaissait même pas. Sa capacité à négocier et discuter gentiment lui permit d'obtenir la plupart du temps des réponses positives à ses requêtes. C'était un trait de caractère que lui reprochait régulièrement ma mère. Aucun livret ou acte familial n'avait été préparé par mon père lors de la naissance des enfants. Ces documents préparés à la hâte quelques années plus tard ne garantissaient pas l'exactitude des informations, en particulier les dates et les lieux de naissance. Il avait tendance à dire que ses enfants étaient tous nés dans la capitale Vientiane, c'était pour lui plus "valorisant" que d'être né à la campagne. Il faut dire aussi qu'à cette époque-là, la déclaration des naissances n'était pas obligatoire et le chef du village était généralement indulgent.

Mon intégration à la première année de l'école

C'était une épreuve pour moi de me faire accepter par les enfants de ma classe, dont la plupart se connaissaient déjà. Ils étaient au moins quarante et s'habillaient d'une chemise

blanche et d'un short bleu. Beaucoup d'enfants, en particulier les garçons, étaient pieds nus. Des "clans" se formaient au fur et à mesure. Quatre grands garçons faisaient régner leur "loi".

Le premier, "Ai", m'avait causé des ennuis en s'appropriant mes quelques objets pendant plusieurs semaines. Un jour, ma sœur aînée s'en alla voir ses parents pour récupérer une paire de ciseaux qui lui appartenait. Depuis, "Ai" me laissait à peu près tranquille.

Le second, "Chanh", apportait tous les jours un ballon. Il fallait faire partie de son clan pour pouvoir jouer avec lui. Cependant c'était avec "Chanh" que je m'entendrais mieux plus tard car nous partagerions la même passion du football.

Le troisième, "Vong", était plus violent que les autres. Je fus traumatisé quand je l'ai vu enfoncer la pointe d'un crayon juste au-dessous de l'œil de "Chanh". Il s'appropriait une partie de mes affaires, en particulier le joli stylo à encre que m'avait offert mon père. Je n'osais rien dire car j'avais peur de ses réactions. Cependant, il me laissait tranquille, même parfois me protégeait, parce que je l'aidais de temps en temps à faire ses devoirs.

Je me suis toujours arrangé pour apporter de l'aide à "Chanh" et à "Vong" dans les activités demandées par le maître (dessins, calculs, devoirs) pour qu'ils me laissent tranquille.

Le quatrième, "Bai", fils du propriétaire du café du quartier, me demandait constamment de lutter sur le sable avec lui. Il me faisait souvent tomber et il était content. Quelques mois plus tard, un voisin m'a appris quelques gestes techniques de lutte qui m'ont permis de vaincre et calmer "Bai" pour toujours.

C'était une année compliquée pour rester "conciliant" avec tout le monde. Ma mère m'imposait de porter des sandales ou des Tongs pour aller à l'école. Par peur qu'on me les prenne, je les enterrais le matin dans un tas de sable et les récupérais après l'école. J'étais aussi traumatisé quand notre maître d'école nous punissait à plusieurs en nous enfermant dans la petite cabane de toilettes derrière l'école. Quelquefois, il tapait violemment sur une table avec un long bâton en bois pour imposer le silence ou pour arrêter les bagarres souvent déclenchées par nos petits chefs de clan. Il tapait aussi avec une règle sur nos doigts quand les ongles étaient trop longs. Cependant, sa sévérité et son exigence nous permettaient d'avoir de bons résultats scolaires à la fin de l'année. La plupart de nous savaient lire, écrire et compter en laotien. Ma cousine One Kèo avait eu un entretien avec mon maître d'école Phim Pha qui lui confiait que j'étais un bon élève, astucieux et que j'avais une bonne mémoire.

Mes deuxièmes et troisièmes années d'école

Les deux années suivantes, ma scolarité s'était beaucoup mieux passée. Mes camarades de classe étaient devenus plus grands, plus mûrs et respectaient davantage chacun. J'étais considéré comme un bon élève et un bon sportif. J'étais jugé comme "moteur de la classe" par mes maîtres d'école. Je les remplaçais quand ils étaient ponctuellement absents en apprenant à lire ou à effectuer des opérations au tableau à d'autres élèves.

Un jour le maître avait demandé à chacun d'écrire en gros caractères différents proverbes laotiens sur une bande de papier pour les afficher dans la classe. Plusieurs élèves de ma classe me sollicitèrent discrètement et à la fin j'avais effectué quasiment tout seul la moitié des proverbes demandés.

Je sentais que mes camarades avaient besoin de moi et cela était totalement différent de ce qu'ils m'avaient fait subir la première année.

Au point de vue sportif, je courais vite et j'étais apparemment le meilleur joueur "débutant" de foot de mon quartier. Nous organisions de temps en temps des matchs inter-quartiers en pariant de petites sommes d'argent symboliques ou une bouteille de sirop. Mon équipe gagnait la plupart du temps. Les enfants des autres quartiers commençaient aussi à me connaître.

Pendant ces trois années d'école, j'étais aussi très proche des moines de la pagode et passais beaucoup de temps avec eux. Leur dortoir était situé juste à côté du bâtiment scolaire. Ils m'apprenaient à dessiner ou à compter rapidement. Je restais à leur côté quand ils faisaient leurs prières. Ils demandaient de

temps en temps l'autorisation à mes parents pour m'emmener au centre-ville ou pour les promenades.

Une fois, je leur avais demandé de me raser la tête puis de m'habiller en moine. Arrivé à la maison en petit bonze, ce fut une surprise totale pour ma famille.



Dortoir des bonzes à côté du bâtiment scolaire

Les bonzes utilisaient des pièges à souris dans leur dortoir. J'avais pitié de ces petites bêtes. Je leur demandais de ne pas s'en servir. Un jour j'ai moi-même déclenché un piège avec ma main. La tapette métallique à dents de scie s'est refermée, le sang a jailli et j'ai hurlé. Les moines ont couru dans tous les sens et ont utilisé ensuite des toiles d'araignées pour faire une bande autour de mes doigts et le saignement s'est ainsi arrêté. C'est une anecdote dont je me souviens encore.

Avec mes camarades de classe, nous jouions souvent à cache-cache dans la grande cour de la pagode. Je m'étais caché plusieurs fois juste à côté d'une grande statue de Bouddha que tout le monde appelait "Phra Chao - Ong Sène", ce qui signifie

"Le Bouddha - Cent mille". Les gens caractérisent la grandeur ou le poids des statues du Bouddha par un chiffre. Par exemple la statue de "Phra Chao - Ong Teu" (milliard) est symboliquement plus grande et pèse plus lourd que celle de "Phra Chao - Ong Sène".

Le temple de "Phra Chao - Ong Teu", situé au centre-ville de Vientiane, est très connu et attire beaucoup de touristes.

Au début, pendant les parties de cache-cache, je demandais simplement par la pensée à "Phra Chao Ong Sène" de m'autoriser à **me** cacher à côté de lui. Par la suite, je commençais à lui demander, avec mes deux mains jointes au niveau de ma poitrine, que je sois bon à l'école et aussi bon en sport. Je priais aussi pour d'autres souhaits. J'avais remarqué que la plupart de mes vœux se réalisaient.



Ce fut alors le début de ma vie spirituelle et de ma croyance au bouddhisme. Je commençais à croire alors aux anciens qui disaient que : "seuls les gens qui croient, voient les esprits et seuls les gens qui prient, voient les miracles". Cette croyance reste toujours en moi. Quand je pense profondément à "Phra Chao Ong Sène", par exemple avant des examens ou devant une situation embarrassante, je sens la sérénité entrer en moi.

J'ai fini les trois années scolaires à l'école de la pagode "Hua Muang" et grâce au maître j'ai trouvé pour la suite de ma scolarité une place à l'école primaire "Sithane Neua" qui se situe deux quartiers plus loin.